



Personne n'arriverait à croire qu'une survivance des moyens de communication les plus archaïques comme une carte postale puisse bouleverser un homme, moi, la vie d'un homme, la mienne ; une carte postale.

Inhabituelle dans mon courrier. Je tombe dessus ce matin. Tout de suite frappé par ses particularités, pour ne pas dire ses anomalies : un modèle ancien, aux couleurs défraîchies, la partie réservée à la correspondance d'un blanc jaunissant. J'ai pensé : une de ces histoires où une lettre égarée parvient à une adresse donnée, parfois en l'absence de son destinataire disparu pour cause de déménagement ou de décès, après vingt ou trente ans d'errance.

Ce n'est pas le cas, le nom de Jeff Valdera, le mien, précède mon adresse actuelle, d'ailleurs récente. Le timbre, d'un rouge vif, porte la mention de l'année en cours, le tampon, noir, net et frais, indique la date du 1^{er} février dernier. Nous sommes le 3.

Je cherche une trace du signataire : nouvelle anomalie, il n'apparaît pas à la place usuelle, sous le message, pas plus ailleurs, introuvable. Le message,

parlons-en, est-ce un message ? Réduit à une brève question, inscrite en travers, dans une langue à la fois familière et fautive : « Ça vous rappelle quelque chose ? »

La personne se croit-elle suffisamment reconnaissable pour se dispenser de signer ? Cette graphie ronde et soignée ne m'évoque aucun proche, ce français approximatif non plus. Le vouvoiement impose une certaine distance.

La provenance de l'envoi me fournit une première indication : le timbre porte la mention Helvetia, le tampon précise le lieu d'expédition, Zurich, Suisse. Anomalie supplémentaire, la face illustrée, divisée en quatre vues égales séparées par deux lignes blanches, l'une verticale, l'autre horizontale, ne figure pas, comme on s'y attendrait, un monument ou un paysage zurichois.

Non seulement un expéditeur anonyme m'adresse aujourd'hui une carte vieille de plusieurs années ou dizaines d'années, mais il m'envoie de Zurich des images d'une autre ville du pays, distante de cent ou deux cents kilomètres, Davos, que, je ne peux pas le nier, j'ai reconnue instantanément.

Mon trouble vient autant de l'impression de familiarité immédiate que m'ont procurée ces quatre photos que du décalage temporel et de l'écart spatial opérés sournoisement par mon interlocuteur.

« Ça vous rappelle quelque chose ? » Oui, cela me rappelle vraiment quelque chose. J'ai fait plusieurs séjours, dans mon adolescence, en hiver puis en été, dans la petite ville suisse de Davos, canton des Grisons. Des paysages montagneux et enneigés occupent en arrière-plan les deux vues supérieures de la carte, tandis que les deux vues inférieures montrent l'intérieur et l'extérieur de l'hôtel où je

séjournais habituellement ; la salle de restaurant à gauche ; à droite, l'enfilade des chambres en façade, avec leurs balcons de bois.

Je devine, sur la ligne de fuite formée par le toit plat, la première lettre de l'enseigne, un W, les autres se perdant dans la perspective. Le nom de l'hôtel Waldheim me revient pourtant aussitôt et sans effort. J'en trouve confirmation de l'autre côté de la carte, où ce nom, je le remarque seulement maintenant, est imprimé au-dessus de la question manuscrite, comme si la réponse la précédait : « Ça vous rappelle quelque chose ? » Hôtel Waldheim, 7260 Davos Dorf. J'y suis de nouveau.

Je tourne et retourne le carton, une carte promotionnelle à la disposition des touristes, à la réception de l'hôtel, que j'ai dû moi-même expédier à plusieurs correspondants, à la fin des années 1970, d'où mon sentiment brutal de déjà-vu et le bouleversement qui a suivi.

L'auteur de la carte n'a donc pas pour but de me donner de ses nouvelles ni de me faire part de son passage récent dans cet hôtel, selon les conventions datées de ce type de correspondance, mais de me signaler qu'il me connaît, possède des renseignements sur moi et, en particulier, sur une période éloignée de ma vie. Du mal à imaginer que mon adolescence présente le moindre intérêt pour un étranger.

Un étranger, oui, pas seulement au sens d'une personne que je connais mal ou pas du tout, plutôt quelqu'un de nationalité étrangère, maîtrisant mal le français écrit, confondant un nom et un verbe, rappelle, rappelle, ne manquant pas, pourtant, d'une pratique relativement spontanée de l'oral, comme le

révèlent le « ça » du début de la phrase et le « queq-chose » relâché et presque phonétique de la fin. Je pencherais pour un représentant de la Suisse alémanique, plus à l'aise avec les parlers germaniques de la Confédération helvétique, mais apte à la conversation francophone. Quelqu'un que j'aurais croisé, dans cet hôtel des Grisons, vers quinze ou seize ans, pensant à moi des décennies plus tard ? Comme une petite amoureuse suisse ?

Sincèrement, je n'y crois pas, si je pense aux conditions de mes séjours, à l'invitation de ma tante Judith, célibataire endurcie, comme on disait alors, et qui aimait se faire accompagner de son jeune neveu qu'elle n'hésitait pas, quand l'occasion se présentait, à faire passer pour son fils, afin d'acquérir provisoirement le statut de mère de famille auquel elle regrettait de ne pas avoir eu accès.

Je fais le tour des visages de ce temps-là, à l'hôtel Waldheim, en premier le patron, Herr Meili, qui a pas mal compté pour ma tante, et aussi pour moi ; le personnel, oublié, sauf Rosa, sorte de gouvernante toujours en service, malgré son grand âge ; des clients solitaires, des couples, des familles en vacances, tous installés dans la vie, à l'aise, de nationalités diverses, quelques-uns surnagent (des marches partagées en montagne, des conversations en passant, des parties d'échecs ou de go, le soir) ; un noyau d'habitues, comme Mme Finkel, le seul nom précis qui me revienne... Les plus âgés, comme elle, sont morts depuis longtemps, les autres sont vieillissants ou carrément vieux. Le plus jeune de tous, hormis quelques petits enfants insignifiants, selon mon point de vue de l'époque, c'était moi. Aucune trace d'amoureuse dans les parages, même en élargissant

le cercle aux rencontres extérieures à l'hôtel. Chercher ailleurs. Je n'y arrive pas.

Si cet expéditeur anonyme a le projet de me déstabiliser, c'est réussi. Je ne me détache plus de son unique question : « Ça vous rappelle quelque chose ? » « Quelque chose ? » On dirait, et de plus en plus.

Essayons de mettre de côté un instant ce correspondant sans identité, laissons-nous porter par le surgissement de nouvelles images, envahissantes, moins figées que les vues de la carte, même si elles en sortent et nous y ramènent, des visions bien vivantes. La plus insistante associe des trains colorés, wagons français verts du trajet initial, wagons suisses rouges de la montée vers Davos, dont l'altitude me revient avec précision, 1 560 mètres, justifiant la réputation d'air salvateur attachée à la station et sa prétention à passer pour la plus haute ville d'Europe.

Pour l'instant, je ne suis pas à Davos, je roule dans un train de nuit, depuis Paris, gare de Lyon, en direction de Zurich. Singulier, la ville même où a été postée la carte. Encore une expérience en voie d'effacement, la lenteur de ce genre de train, les lumières des gares où il s'arrêtait fréquemment, les interruptions permanentes de notre somnolence, comme si le but était d'étirer le trajet, pour qu'il remplisse la nuit, quelle que soit la distance.

Ce qui se passe autour de minuit date de mon dernier voyage à Davos. Nous avons traîné dans le couloir, attendu que les sièges soient transformés en couchettes, pris nos places, celles du milieu, ma tante Judith à gauche, moi à droite. Les deux lits inférieurs, je ne sais plus, les deux supérieurs, je vois très bien. Deux jeunes Suissesses, comme on

disait, avec ce parler dialectal et rocailleux de Suisse alémanique, auquel je m'étais habitué, avec les années, sans parvenir à y repérer beaucoup de mots allemands connus. Des parleuses sans limites, assises en tailleur l'une en face de l'autre, échanges ininterrompus, la nuit bien avancée, leurs veilleuses allumées, ma tante soupire. Elles finissent par comprendre ou elles jugent qu'il est temps de dormir.

C'est là que ça se produit. Les mouvements de la fille de gauche attirent mon attention en contreplongée. Elle se redresse, voudrait se tenir debout, renonce en riant, parce que sa tête heurte le demi-cercle du plafond bas, s'agenouille enfin, débou-tonne en quelques coups de doigts rapides une chemise en toile rêche. J'avais déjà remarqué qu'elle ne devait pas porter de soutien-gorge, confirmation, sa position légèrement penchée fait pendre vers moi des seins pas trop développés, mais pointés ferme, de vrais globes polis, denses et légers. Il ne faut pas que j'aie l'air de regarder, ni de me détourner, le cou paralysé vers la droite, les yeux tendus vers la gauche, pourvu que ma tante ne me demande pas ce qui m'arrive.

La fille défait sa ceinture aussi vite que les boutons, fait glisser son jean sur l'arrière des cuisses, multiplie les contorsions destinées à permettre le passage des genoux. La couchette grince, ma tante se tourne vers le fond en grognant. La même agitation se fait sentir au-dessus de moi. La deuxième femme, invisible, doit exécuter les mêmes mouvements de déshabillage acrobatique, trente centimètres au-dessus de ma tête. Deux jambes de pantalon, libérées, glissent devant moi et remontent instantanément, suivies de deux mollets nus, lisses et un peu

gras, qui ballent quelques instants. Je pourrais les toucher rien qu'en dépliant les doigts.

Entre les mollets de l'une, j'ai le temps d'apercevoir la culotte rose de l'autre. Elle ne va quand même pas la retirer comme ça ? Elle la retire, en même temps que je vois passer la culotte blanche de ma voisine supérieure, qui fait disparaître ses jambes de ma vue et me permet de surprendre les poils noirs taillés de sa copine obligée de soulever les fesses pour se rétablir à genoux sur sa couchette.

Ma respiration est coupée, il est probable que je vais mourir congestionné, tant mon sang se concentre en un point unique de mon corps, toutes les autres veines s'étant vidées provisoirement. Cela ne dure pas assez longtemps, des stries renflées sous les poils courts ont à peine jailli de la jointure des cuisses qu'elles ont basculé en arrière et m'échappent. La fille s'est glissée sous son drap crème marqué de grosses lettres rouges. Elle éteint sa veilleuse.

J'ai seize ans, ce doit être la première fois que je vois une vraie vulve de si près, pas ouverte mais presque, grenue, plissée, déjà évaporée, mais inscrite en moi, grâce à la persistance rétinienne permise par l'extinction des feux.

Des ressortissantes d'un pays à la réputation aussi guindée que la Suisse m'ont offert le spectacle d'une décontraction physique totale et troublante, même si je n'oublie pas que cette vision remonte à des années où les corps s'affichaient partout, ouvertement, avec une certaine innocence. La singularité de ma situation, au milieu d'une nuit reliant le mois de juillet au mois d'août, c'est que, pour la première fois, l'intimité d'un corps m'était donnée dans un lieu clos et

même étroit, un compartiment de wagon-couchettes. Nous aurions pu nous effleurer, malgré nous.

J'y ai pensé une partie de la nuit, le temps que ma circulation sanguine reprenne son cours et que mes poumons retrouvent l'inspiration et l'expiration. Je voulais tenir jusqu'aux premières heures du matin, où j'espérais assister à l'opération inverse, tout aussi excitante, la sortie des draps, l'apparition des seins, l'exhibition de l'entrejambes, quelques secondes rêvées accompagnant la cérémonie du rhabillage. L'annonce de notre prochaine arrivée en gare de Zurich m'a sorti d'un sommeil où je croyais n'être jamais entré. Les deux filles venaient de descendre par la petite échelle, habillées, harnachées de leur sac à dos, pressées de prendre leur place dans la file d'attente du couloir ; raté.

J'imagine une seconde que l'une de ces Zurichoises serait l'auteur de la carte postale arrivée de Zurich aujourd'hui. Hypothèse aberrante, sans doute provoquée par le trouble rétrospectif : ces deux jeunes femmes, tout en se dénudant sous mes yeux, sans manifester la moindre gêne ni esquisser de geste destiné à masquer leur nudité, ne m'avaient pas accordé un regard, aucune attention ; pas cherché à me provoquer, tout simplement pas considéré que je pouvais être un homme désirant ; plutôt vexant pour le garçon de seize ans renvoyé à son statut d'enfant.

Je doute que mon véritable correspondant anonyme ait pensé provoquer en moi ce genre de rêverie érotique, en me demandant si sa carte me rappelait quelque chose. J'ignore à quoi il pensait, moi, désolé, je n'ai pensé à rien d'autre qu'à cette fille à poil dans un train. Pour l'instant, c'est ce qui me

revient de plus frappant de mon voyage, je n'y peux rien.

L'imprégnation sexuelle m'a d'ailleurs tenu tout au long de l'ascension qui a suivi, de Zurich à Landquart, tôt le matin, puis, surtout, de Landquart vers Davos Dorf, un train rouge, selon l'image qui m'en est restée, cherchant les premiers sommets des Grisons, avec des soupirs poussifs, mais une constance irréprochable, empruntant des viaducs de plus en plus vertigineux, disparaissant dans de brefs tunnels, resurgissant à la lumière avec un sifflement déchirant, survolant des précipices, des plissements de terrain dont il se rapprochait dangereusement, avant de s'en éloigner dans l'accélération d'une sortie de virage, suivie d'un ralentissement immédiat, parce qu'une nouvelle courbe se profilait, des mètres d'altitude supplémentaires, une paroi à franchir, une plongée légère dans un creux, une remontée franche.

Un tracé plus plat et l'apparition d'un village me laissaient croire que nous arrivions, ce n'était que Klosters, l'ascension reprenait, après un bref arrêt, mes oreilles me faisaient mal, les secousses des changements de voie à la sortie de la gare m'essoufflaient, les balancements du train vert de la veille, avec les jambes secouées, pliées, dépliées, décroisées de la fille, se superposaient à ceux du train rouge agrippé à la roche, à la ferraille en enfilade qui me hissait vers Davos Dorf.

Ma tante Judith me demandait pourquoi je ne parlais plus, pourquoi j'étais aussi rouge que le train, comme elle me l'a dit plusieurs fois, avec une certaine moquerie dans la voix. Je ne savais plus où me fourrer, si mon état d'excitation devenait aussi

visible. Je répondais que c'était l'impatience d'arriver. Il me semble qu'elle m'a cru et qu'elle en était contente : des vacances qu'elle m'offrait, plutôt agréable de constater le plaisir que j'y prenais déjà. Question plaisir, c'était indiscutable. « Ça vous rappelle quelque chose ? » Vous voyez bien.

Si je me laisse transporter encore un instant, une autre image s'engouffre, celle d'un plat ovale de bonne taille couvert de viande des Grisons, des monceaux de tranches rouge sombre et fines, enroulées les unes au-dessus des autres. Cette viande, me semble-t-il, n'était pas aussi répandue qu'aujourd'hui ou je n'y prêtais attention qu'à l'occasion de mes séjours en Suisse. Une tradition, à l'hôtel Waldheim, d'accueillir les arrivants et de saluer les partants par des centaines de tranches devant lesquelles nous étions conduits de force, dans un petit salon, quelle que soit l'heure, qu'on soit une famille, un couple ou un solitaire. Obligation d'honorer la coutume tribale, je m'empiffrais, pour ne pas froisser l'hôtelier ni son cuisinier, par plaisir aussi.

Le plus grand nombre se contentait de quatre ou cinq tranches et demandait à se reposer, j'en faisais un festin matinal, encouragé par Herr Meili, le patron de l'hôtel, qui me disait que moi, au moins, je savais me tenir chez lui. Les petits estomacs en visite le décevaient toujours, mon arrivée était pour lui une fête. Dans un hôtel forcément fréquenté par pas mal de vieux, l'apparition d'un adolescent en pleine croissance et affamé devait détonner ou l'hôtelier, en bon marchand de tourisme helvétique, adaptait ses compliments à chacun. Pour moi il faisait livrer un deuxième monticule, carrément une

montagne de viande des Grisons que je liquidais dans le quart d'heure, pour sa plus grande joie.

Mes visions de la nuit, pas encore apaisées, trouvaient un dérivatif dans ce carnage de fines languettes parfumées aux herbes, que je m'enfilais à pleines mains. Ensuite, c'est le vide. « Ça vous rappelle quelque chose ? » Pour dire la vérité, rien d'autre. Les trois ou quatre semaines suivantes, passées à l'hôtel, restent pour l'instant flottantes, recouvertes par la brume matinale de notre arrivée, enveloppant les sommets avoisinants des Grisons.

Cette incapacité à répondre autrement à cette question mal posée me suggère que ce qui me reste le plus précisément d'un voyage c'est le chemin qui m'a conduit quelque part, le temps suspendu du déplacement. La suite m'intéresse à peine ou me demanderait un effort de reconstitution dont je n'ai pas envie. Le réservoir à images est épuisé, une preuve d'insuffisance personnelle sans doute, je m'en fous. Je n'irai pas plus loin aujourd'hui. Je me contenterai des filles du train, des jambes dodues de l'une, des seins menus, de la vulve brune de l'autre et de la profusion des tranches de viande séchée délicate dont j'ai joui jusqu'à épuisement.